



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

A l'heure où nous sommes, la *mode de Paris* est exploitée par les étrangers de tous les pays, qui viennent, comme nous l'avons déjà dit, s'emparer des premières créations de la prochaine saison pour les transporter dans leurs contrées.

Voilà pourquoi les modes d'automne et d'hiver se trouvent dès aujourd'hui, on peut le dire, *échantillonnées* dans nos plus grandes maisons de nouveauté; c'est dans toutes ces sommités de notre industrie parisienne que nous rencontrons les mandataires des premières maisons de mode de l'Amérique, des colonies, de tous les pays du continent, de la Russie, de la Moldavie particulièrement. Pour ce dernier point, où le costume français est tout dominant, nous avons remarqué les achats nombreux

de la maison Nina, à Jassy. — Toutes les étoffes, les coiffures, les lingeeries les plus fines et les plus belles, les formes de canezouts, de mantilles, de corsages les plus élégants, enfin toutes les recherches et tous les accessoires les plus variés de la toilette ont été réunis par la maison *Nina* avec un goût et une entente que nous apprécions d'autant plus qu'elle prouve dans ses bons choix toute la recherche et l'élégance de nos modes actuelles.

— La maison Josselin entre aussi dans ce que l'on appelle *le coup de feu* des commandes : pour lui aussi nous redirons que, de tous les côtés on lui demande de ces corsets qui sont l'élément essentiel de tout costume élégant, soit qu'il s'agisse de splendides toilettes d'hiver ou les plus légères fantaisies d'été. Le talent de M^{lle} Josselin ne réussit pas moins dans tous ces genres si différents.

— Nous voudrions pouvoir énumérer tous les admirables corsets à la Marie de Médicis, à la Pompadour, à la Watteau, qui ont déjà été faits pour des élégances principales, que nous ne pouvons nous permettre de citer.

Mais nous dirons au moins que, dans plusieurs magnifiques trousseaux qui viennent d'être admirés dans le grand monde de Paris, les corsets Josselin¹ en moire-satin et coutil de soie tenaient le premier rang parmi les plus précieux objets de la toilette.

Arrêtons-nous à ce mot de coutil, qui, tout insignifiant qu'il paraisse être, est pourtant d'un si grand effet dans la confection des corsets que la maison Josselin, pour ajouter à toutes les supériorités qu'elle possède dans cette industrie, a fait fabriquer pour elle seule un nouveau coutil qui ne se déforme ni ne se coupe jamais; il a une fermeté qui supplée à l'emploi des baleines et compose donc tout à la fois des corsets souples, frais et solides.

Cette nouvelle perfection pourrait consolider encore la haute réputation du nom que nous citons, si l'art du corset, compris également par toutes les dames Josselin, n'était point déjà dans toutes les conditions qui peuvent étendre le succès partout où la maison Josselin portera son nom et son talent.

FLEURS. — Aux fleurs aussi à prendre, dès ce moment, leur velouté de l'automne, et à reproduire les riches nuances que vont exiger les parures d'hiver. — Aussi, par un contraste piquant que l'art seul peut offrir, voyons-nous chez Chagot², auprès de la bruyère, du muguet, et du réséda qui ornent la paille et les dentelles de nos grandes modistes, les dahlias, les scabieuses, les oreilles-d'ours avec toutes sortes de fleurs exotiques, et les élégants feuillages de velours qui vont faire l'ornement des coiffures de l'hiver.

Donc, chez Chagot s'apprêtent en ce moment foule d'envois qui vont porter aux pays étrangers les fleurs, les plumes, les coiffures de fantaisie les plus délicieuses et les plus nouvelles, que nos Parisiennes ne verront que dans quelques semaines, mais

qui toutes auront la sanction du goût et de la mode, puisque la maison Chagot y aura apposé son nom, son talent, et ce zèle heureux par lequel elle s'est fait une des réputations les plus anciennes et les plus brillantes de notre industrie parisienne.

Chaque jour semble produire quelque nouveau chef-d'œuvre de goût et d'élégance dans les ateliers de M. Dupont³. — Cet habile artiste soumet le fer à son imagination, sans que le fer soit jamais rebelle. Tantôt il lui conserve sa pureté primitive, et alors le fer reproduit de petits lits simples, modestes, et cependant gracieux; mais quand M. Dupont veut créer des modèles renaissance, et remonter aux plus belles époques de l'art, alors le fer n'est réellement plus du fer. Tantôt il imite le vieux chêne; tantôt il prend le poli et la nuance sévère du palissandre; puis, à côté de ces imitations de chêne, de palissandre, de citronnier et d'acajou, rayonnent des lits tout en or, si éclatants et si beaux, qu'on dirait que le soleil les a dorés. M. Dupont vient de créer encore un nouveau modèle. C'est un lit *graziella*, destiné aux jeunes filles; ce lit n'est fait que de plantes marines, comme on en trouve dans l'Adriatique, et de branches de coraux, qui, s'entrelaçant, forment presque une corbeille aérienne.

MODES D'HOMMES. — *Costumes de chasse et de cheval.*

Les modes d'hiver n'ont pas encore fait apparition; c'est tout au plus si on aperçoit déjà des paletots de demi-saison; cependant l'Exposition de l'Industrie a étalé toutes ses richesses en fait de tissus nouveaux pour gilets, pantalons, paletots. En attendant ces modes nouvelles, nous ne voyons guère que les mêmes coupes et les mêmes nuances que pendant la saison qui vient de finir.

Cependant à cette époque de chasse et de campagne, on s'occupe beaucoup de toilettes de cheval et de promenade. Quelques *extra-élégants* ont essayé de nouveau de faire revivre la mode des bottes à retroussis, ou des bottes molles; mais ces tentatives sont

¹ Rue de la Paix, 13. — ² Rue Richelieu, 82.

³ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5.

restées sans succès, — à Paris, du moins, — car à la campagne, et pour la chasse surtout, toutes ces fantaisies sont acceptées depuis longtemps. Ainsi chez les tailleurs du meilleur goût, chez Robin ¹, par exemple, nous avons vu des habits écarlates, des redingotes à très-courte jupe en velours gros-vert; mais pour la ville, les habits de cheval suivent tout à fait la coupe des habits ordinaires, avec cette différence qu'ils se croisent jusqu'en haut. Une mode pourtant, qu'on pourrait presque appeler nouvelle, c'est le pantalon excessivement large, à la hussarde, de couleur claire, avec une large bande sur le côté, soit du même ton, soit d'une autre nuance harmonisée.

Pour la chasse à pied, il n'y a pas de mode, cela va sans dire. Ce qu'il faut avant tout, c'est le confort et la liberté des mouvements.

Les équipements que nous a montrés M. Devismes² nous ont paru très-heureusement disposés; les sacs à plomb, comme la poudrière, demeurent ou suspendus à leur léger baudrier, ou abrités dans les poches de la redingote. Les guêtres sont remplacées par de longues bottes molles, souples, imperméables, et pouvant remonter jusqu'au haut des jambes; c'est, en un mot, la botte *Louis XIII*. L'avantage de ce mode de chaussure, qui a toute la souplesse de la guêtre, c'est d'être impénétrable à l'eau, et de pouvoir ainsi servir à la fois à la chasse au bois et à la chasse au marais. — Quant à l'armement, il est inutile d'insister sur la perfection des fusils de M. Devismes; c'est une de ces supériorités que tout Paris a reconnues; et d'ailleurs l'exposition de cette année eût suffi pour le placer au premier rang des arquebusiers, si déjà cette réputation ne lui eût été reconnue depuis longtemps.

Un autre nom qui tombe naturellement sous notre plume à propos de chasse et de cheval, c'est Verdier³. C'est là que se trouvent toujours les plus beaux fouets, cravaches, couteaux et ceinturons de chasse, les cannes aux pommeaux merveilleusement ciselés, rivalisant de finesse, de goût, de coquetterie, avec ces délicieuses ombrelles

que les femmes élégantes de tous les pays tiennent à honneur de montrer pour dire : *C'est une ombrelle de Verdier !*

Pour les bottes de tous genres, bottes de manège ou de livrée, de même que pour les souliers de toilette et les souliers de chasse, Clercx⁴ est toujours le bottier sans rival. A lui les formes les plus élégantes, les fantaisies du meilleur goût, l'exécution la plus parfaite, la plus soignée. La recherche dans la chaussure est un de ces détails qui révèlent le plus infailliblement la véritable distinction.

Nous ne devons pas enfin passer sous silence les montres de L'HORLOGERIE DE VERSAILLES⁵; ce sont les montres les plus solides et les plus élégantes à la fois, les plus remarquables surtout par leur précision. Cette remarquable manufacture est depuis longtemps une des supériorités de notre industrie parisienne, et tellement reconnue, que de tous les pays les commandes arrivent à M. Raby; et, grâce à l'habileté et au goût du jeune directeur de ce magnifique établissement, c'est là une vogue qui ne peut que s'augmenter et grandir chaque jour.

PARTIE ET REVANCHE.

Un médecin de Falaise avait besoin d'un cheval. Une personne de sa connaissance lui dit que le baron de B..., riche propriétaire des environs, ancien militaire, en avait un très-beau dont il voulait se défaire. Le docteur vit M. de B..., entra en arrangement, et il fut convenu que deux jours après on amènerait le cheval.

A heure dite, la bête était dans la cour, piaffant, hennissant, ayant un air vainqueur. Le baron fit remarquer le brillant de la robe, et que pas un poil n'était humide, quoique le noble animal fût venu directement du château de B..., qui se trouvait à dix lieues de là. Le marché était conclu; on paya comptant. — Je ne vous demande que 1,500 francs, dit M. de B...; j'en voulais 1,800, c'est en ami que je vous traite, un vrai cadeau que je vous fais; mais je m'at-

¹ Rue Saint-Marc, 21. — ² Rue du Helder, au coin du boulevard. — ³ Rue Richelieu, 102.

⁴ Boulevard des Italiens, 11. — ⁵ Boulevard des Italiens, 17, au premier.

tache aux animaux que j'ai élevés, et je suis sûr que mon cheval sera bien soigné chez vous. D'ailleurs, ce n'est pas sans regret que je vous le cède, vous êtes encore libre : si d'ici à huit jours vous changiez d'avis, écrivez-moi, votre argent vous sera remis à l'instant. On se sépara enchanté l'un de l'autre.

Le lendemain de grand matin, on vint en toute hâte chercher le docteur pour un malade qui demeurait à deux lieues de Falaise. Comme cela se trouve bien, dit-il, que j'aie mon nouveau cheval ! en moins d'une heure je serai rendu.

Mais qui compte sans son hôte compte deux fois, dit-on ; il en fit bientôt la triste expérience. A peine était-il hors de la ville, que le cheval s'abat, et notre pauvre docteur roule à vingt pas devant lui. Heureusement la chute avait eu lieu sur du sable ; il se releva en maudissant sa maladresse, ne pensant nullement à accuser sa monture ; il fallait qu'un nouvel accident vînt lui ouvrir les yeux ; il ne se fit pas attendre. Deux cents pas plus loin, les pieds de derrière manquent à l'animal, et notre infortuné médecin tombe à la renverse. Cette fois, sans poursuivre sa route, il revint chez lui, et fit demander un de ses amis, capitaine de cavalerie, dont il avait négligé de prendre l'avis pour sa malencontreuse acquisition.

— Mais c'est une franche rosse, lui dit ce dernier rien qu'en apercevant le cheval, si vous remontez dessus, il vous tuera ; il n'a pas de jambes, vous êtes volé.

— J'en ai grande peur. Pourtant, le baron est un homme honorable ; il aura été trompé lui-même ; il m'a dit de lui écrire, je vais le faire.

Une lettre part ; point de réponse. Toujours confiant, on en envoie une seconde, qui a le même sort. Dix jours après, M. de B... écrit qu'étant parti pour Paris inopinément, la lettre ne lui est parvenue que la veille, qu'il ne comprend rien à la triste mésaventure du médecin, qu'il ne peut l'attribuer qu'à un peu d'ignorance de certains principes d'équitation ; qu'un animal habitué à une main sûre, exercée, a pu alors être surpris, gêné, dans son allure ; que du reste, les huit jours étant écoulés, il n'a

pas d'autre chose à lui dire, car il est l'exactitude même en affaire.

Quelle satisfaction obtenir d'une pareille tromperie (on sut plus tard que le cheval avait été vingt-quatre heures à se reposer de sa course avant qu'on le montrât si fringant) ? Flaider, cela aurait coûté plus cher que le cheval ; se battre, le baron était vieux, le docteur jeune. Ce dernier appela au secours de sa vengeance son imagination normande un instant endormie. Une circonstance fortuite vint le favoriser.

Notre médecin apprit que M. de B... cherchait à appareiller un cheval d'une robe assez bizarre. Deux jours après, on amenait au château un animal dont la tête, la croupe, les pieds, offraient avec une telle similitude les marques qui se trouvaient sur son compagnon d'attelage, que le baron, charmé sans plus d'informations, l'acheta à l'instant au prix de 2,000 francs. Il partait pour la chasse, et recommanda à son palefrenier le plus grand soin de son nouvel hôte.

Quelques jours se passent. Le groom voyait avec effroi que les teintes si vives de la robe du nouveau cheval pâlissaient, que les marques si tranchées d'abord finissaient par se fondre entre elles ; qu'enfin, malgré le soin qu'on prenait à l'étriller, la bête, on n'en pouvait douter, changeait de couleur. Du reste, elle buvait, mangeait, dormait bien. C'est avec anxiété qu'il attendait le retour du maître, auquel, à peine arrivé, il fit part de ses observations.

— Vous êtes fou, s'écria le baron en se rendant à l'écurie. Là il fallut pourtant se rendre à l'évidence, le changement était complet. Quand on n'a pas la conscience nette, on soupçonne aisément les autres.

— Lavez ce cheval à l'instant, dit M. de B..., nous verrons bien. A mesure qu'il subissait cette opération, les belles couleurs de son poil s'effaçaient, et il devenait enfin d'une entière blancheur. Le baron reconnut alors avec stupefaction la bête dont il s'était défait deux mois auparavant.

— C'est de bonne guerre, s'écria-t-il ; je ne regrette qu'une chose, c'est que le tour ne vienne pas de moi. Mais un peu honteux, en sa qualité de Normand, de s'être laissé surprendre, il recommanda le silence à tous les témoins de sa mésaventure. Aussi l'aurions-nous toujours ignorée si le méde-



31 Aout 1849.

2459.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Costume de chasse et costume de cheval des ateliers de Robin, r. S.^t Marc, 21. Bottes de Clerex, l. des Italiens, 11. Equipement et armement de Devismas, r. du Helder au coin du l.^t. Canne de Verdier.

Mss. J. F. J. Fuller, 53, Rathbone Pl. Lond.



cin, qui n'avait pas le même intérêt à se taire, n'eût raconté à qui voulut l'entendre ce que vous venez de lire. L** V***.

UN MUSÉE DE CARROSSES.

On n'avait pas de carrosse au temps d'Henri IV, le roi seul en avait; mais déjà sous Louis XIII, le mari de la belle duchesse de Chevreuse achetait quinze carrosses à la fois pour choisir, entre eux tous, le plus doux. On en faisait venir de Florence et de Rome.

Puis on inventa les calèches, que des femmes titrées menèrent à grandes guides. Elles en menaient bien d'autres!

Les équipages furent, dans leurs ornements, plus *aristos* que les grands seigneurs qu'ils traînaient.

Il y eut carrosses ayant les entrées au Louvre, carrosses drapés pour deuil, distinction rare, carrosses avec rangées de clous à têtes dorées, honneur insigne, carrosses ornés de glaces, parés de plumets, avec armoiries chevaleresques ou sujets galants peints sur les panneaux.

Rien n'égale, en ce genre, le Manège royal à Vienne. Ses remises sont un véritable musée de vieilles et magnifiques voitures.

La plus ancienne y est venue de Madrid il y a 189 ans. Elle est en bois sculpté, fort massive, et servit encore, peinte en noir et traînée par huit chevaux blancs, aux funérailles de François II.

Tout auprès est la voiture de gala de Marie-Thérèse. D'excellents artistes en ont couvert les panneaux de peintures à l'huile. Ce sont de charmantes copies d'après Rubens. Ces peintures seules ont coûté soixante mille florins.

La voiture, sans les peintures, en avait coûté cent quatre-vingt mille. Les ornements sont en bronze doré; tous les galons sont en or, et d'un or si fin, que les glands pailletés, suspendus aux quatre coins, étincellent encore aujourd'hui du feu le plus vif.

Pour en revenir aux voitures moins riches du temps de la Fronde et de Louis XIV, il y en eut de grises qui servaient de rendez-vous aux frondeurs et de boudoirs aux amants.

Il y eut les *carrosses à cinq sous* dont Pascal, oui, l'immortel écrivain, fut, dit-on, l'inventeur: la ville en fit habiller les cochers à sa livrée.

Après, vinrent les carrosses de louage, appelés *fiacres*, soit à cause de l'hôtel Saint-Fiacre, où s'en établit l'entreprise, soit plutôt du nom d'un moine des Petits-Pères nommé Fiacre, qui mourut vers ce temps en odeur de sainteté, et dont on mit l'image dans toutes ces voitures pour les préserver d'accidents.

Après Louis XIV, après la Régence, le duc de Bourbon, ministre alors, se fit faire à grands frais un fiacre du plus misérable aspect au dehors, mais au dedans paré de velours, de damas, de glaces et de crépines d'or.

On ne dit point si la vertu de M^{me} de Prie, sa maîtresse, y fut préservée d'accidents.

CIRQUE DE MADRID.

COMBATS DE BÊTES FÉROCES.

Le *Heraldo* nous apporte les détails d'une représentation qui a eu lieu le 15 de ce mois.

Le spectacle était annoncé pour cinq heures et demie; et à cinq heures, la vaste enceinte du Cirque était complètement garnie.

Le drame s'est ouvert par un combat entre une hyène et deux chiens.

Les deux chiens ont attaqué la hyène avec vigueur; mais au bout d'une demi-heure, ils ont abandonné à leur ennemie le champ de bataille. La hyène était enchaînée à un poteau, et le public en a témoigné son mécontentement: si elle avait été libre, elle aurait eu bien vite beau jeu de ses adversaires.

Le programme annonçait une lutte entre un cheval et une panthère; mais cette partie du spectacle a été supprimée.

Il a fallu passer au combat du taureau et du lion.

Un taureau noir, vigoureux, aux yeux flambants, se présente dans l'arène: son nom est *Caramelo*. Il entre avec arrogance, comme quelqu'un qui va prendre possession d'un bien qu'il regarde comme sien, et qu'on va lui disputer.

En voyant la mâle attitude du noble ani-

mal, les amateurs qui avaient parié pour lui ont poussé les cris de triomphe et de joie, et leurs adversaires ont offert de s'exécuter; mais bientôt les rôles ont changé.

Camarelo, après s'être promené d'un air provocateur autour de l'enceinte, se retirait tranquillement au centre, après avoir, comme passe-temps, ébranlé la grille de sûreté de manière à faire craindre pour sa solidité, lorsque Julio (c'est le nom du lion) est sorti de sa cage. Julio est un magnifique animal.

Une fois en liberté, il a marché sur le taureau, et d'un bond s'est élancé sur lui.

En ce moment, tous les spectateurs crurent que Camarelo était perdu, et que Julio n'allait en faire qu'une bouchée.

Mais le brave Andaloux, le secouant vigoureusement, se débarrassa de son ennemi, l'attaqua en face, et lui fit sentir la puissance de ses cornes.

Le lion prit honteusement la fuite.

Cinq fois le taureau vint à la charge, mais inutilement; le lion l'emportait à la course et fuyait toujours devant lui.

C'est alors que, selon le programme, on fit sortir un tigre, non sans peine, parce que le lion s'était réfugié à côté de sa cage.

Le tigre, après avoir examiné les deux adversaires, vint tranquillement se placer à côté du lion; et tous deux, comme une paire d'amis, paraissaient assister au spectacle.

Le brave Camarelo attaqua le tigre à son tour. Après une lutte assez vive, dans laquelle le tigre montra toute la lâcheté de son caractère et la souplesse de ses muscles, le taureau finit par rester vainqueur des deux Africains.

Le public, qui s'était attendu à un combat sérieux, et non à une farce ridicule, témoigna son mécontentement par des murmures.

Le mari de la reine Isabelle et la reine Christine assistaient à cette représentation.

THÉÂTRES.

La réouverture de l'Opéra est annoncée pour le 3 septembre. Quelques jours après aura lieu la première représentation du nouveau ballet de Perrot, pour la rentrée

de M^{lle} Carlotta Grisi. On sait que la musique de cet ouvrage est de M. Adolphe Adam.

La reprise du *Prophète* est annoncée pour les derniers jours du mois prochain. Roger est attendu à Paris pour le 9 septembre. M^{me} Viardot ne sera de retour que vers le 20 du mois. Nous allons donc revoir ces deux éminents artistes dans cette partition dont le succès alors ne fera pour ainsi dire que commencer, car le *Prophète* aura les brillantes destinées de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots*.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *La Ligue des Amants*, comédie en un acte, en vers, par M. Alfred des Essarts.

M. Alfred des Essarts est un lauréat de l'Académie Française, et son prix de poésie lui ouvrait d'emblée les portes du Théâtre-Français, où il vient de débiter tardivement par une comédie en un acte, en vers.

La Ligue des Amants est une œuvre légère d'intrigue, mais vivement conduite. On la dirait façonnée d'après un canevas de la comédie italienne.

L'action se passe à Florence. Le seigneur Geronimo est un père avare qui veut marier sa fille à un homme très-riche. Il attend pour gendre don Annibal, gentilhomme milanais, qui possède une immense fortune.

Mais la gentille Élise aime don Arsenio, jeune homme qui a un cœur, mais pas un sou vaillant. Don Annibal, informé de cet amour, a résolu de faire obtenir à don Arsenio la main d'Élise.

Pour cela, Annibal veut se brouiller avec le beau-père, et il y parvient aisément à force d'extravagances.

Geronimo accepterait volontiers don Arsenio pour gendre, mais il y met une condition : c'est qu'il y ait quinze mille ducats.

« N'est-ce que cela ? dit don Annibal ; tiens, mon ami, les voici. »

Il lui donne quinze mille ducats. C'est un beau trait de la part d'un rival.

Le père d'Élise, émerveillé de tant de générosité, accorde à don Arsenio la main de sa fille.

Cette simple chose est très-spirituellement racontée, et jouée avec beaucoup de grâce. On l'a fort applaudie.

Il paraît que M^{lle} Rachel persiste dans ses projets de retraite. Voici une note que publie aujourd'hui l'*Indépendance* de Bruxelles :

« Nous avons à annoncer une grande nouvelle aux amis de l'art dramatique. M^{lle} Rachel, qui abandonne décidément le Théâtre-Français et qui va entreprendre une grande pérégrination artistique à travers l'Europe, nous pourrions dire à travers le monde, car elle compte aller aux États-Unis, M^{lle} Rachel, disons-nous, en traversant Bruxelles pour se rendre à Saint-Petersbourg, donnera sur la scène du Théâtre-Royal de la Monnaie une seule représentation.

C'est le 1^{er} septembre qu'aura lieu la réouverture de l'Odéon. Elle sera inaugurée par deux pièces nouvelles : on donnera d'abord *le Trembleur*, comédie en un acte, en prose, attribuée à M^{me} Anaïs Ségalas, et *la Jeunesse du Cid*, comédie en trois journées et huit tableaux, de Guilhem de Castro, d'après laquelle le grand Corneille a composé *le Cid*. La traduction de cette œuvre, qui tient un haut rang dans le répertoire espagnol, est de M. Hippolyte Lucas.

Un corps de ballet est aussi engagé à l'Odéon. M. Bocage a l'intention de monter certaines pièces de Molière telles qu'elles ont été jouées d'origine, c'est-à-dire avec un divertissement. Les auteurs qui travaillent aujourd'hui pour l'Odéon sauront aussi sans doute tirer bon parti de ces conditions chorégraphiques.

Jamais l'Opéra-Comique n'avait déployé autant d'activité qu'en ce moment. La reprise d'*Haydée* a été des plus éclatantes ; on répète la féerie de MM. Scribe, Saint-Georges et Halévy, *la Reine des fleurs* ; on songe à reprendre deux autres ouvrages, *la Double Echelle*, de M. Ambroise Thomas, puis *Rose et Colas*, petit chef-d'œuvre de Sedaine et Monsigny. Cette dernière pièce ne peut manquer d'exciter une vive curiosité.

La reprise d'*Haydée* a pour l'Opéra-Comique toute la valeur d'une pièce nouvelle. Tous les dilettantes que la belle saison n'a pas éloignés de la capitale voudront applaudir M^{me} Ugalde dans le rôle d'*Haydée*, qu'elle interprète avec une incontestable supériorité ; elle y déploie une vigueur et

un charme qui en font, pour ainsi dire, un rôle nouveau. Chaque fois on fait bisser l'air de *la Brise*, qu'elle chante à ravir. Bauche, Hermann Léon et M^{lle} Decroix ont aussi part aux applaudissements du public.

Le joli petit opéra des *Deux Gentilshommes*, de M. Cadaux, est toujours revu avec plaisir, grâce aux qualités réelles qu'y déploient Sainte-Foy, Jourdan et M^{me} Félix.

La Saint-Sylvestre et *le Caïd* composent aussi un fort attrayant spectacle, en réunissant à la fois Mocker, Boulo, Sainte-Foy, Hermann-Léon et M^{me} Ugalde.

Les répétitions de *Nérilha ou la Reine des Fleurs* continuent avec activité à l'Opéra-Comique. On espère que cet opéra féerique, de MM. Scribe, de Saint-Georges et Halévy, pourra être représenté dans les premiers jours du mois prochain. M^{me} Ugalde trouvera, dit-on, dans le rôle de Nérilha le motif d'une création magnifique. Battaille, Audran, M^{lle} Lemerrier et M^{lle} Meyer ont des rôles dans cet ouvrage.

Nous apprenons que M. Limnander, l'auteur des *Monténégrins*, est chargé par la direction de l'Opéra d'écrire la partition d'un libretto dû à MM. Gustave Vaëz et Alphonse Royer.

La vogue est acquise aux *Caméléons*, spirituel pamphlet qui attire beaucoup de monde aux Variétés. Cet amusant ouvrage, avec *les Compatriotes* et *le Marquis de Carabas*, compose un charmant spectacle, que viendra ces jours-ci varier *Chicotin au Ranelagh*, vaudeville en un acte, de MM. de Villeneuve et Siraudin.

Mauricette continue à faire de belles recettes au Gymnase. La pièce a de l'intérêt, et puis Bressant et M^{me} Rose Chéri ont si bien mis en relief les deux personnages qu'ils représentent ! M^{me} Rose Chéri s'est posée, dans ce rôle difficile, en comédienne hors ligne.

Avant *la Guerre des Femmes*, drame de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, dont nous avons annoncé la mise à l'étude, le Théâtre-Historique nous offrira un ouvrage à grand spectacle, *les Voyages de Gulliver*, féerie où le peuple de Lilliput sera représenté par de jolis automates de six pou-

ces de haut. La mise en scène sera d'une magnificence extraordinaire.

Le Juif-Errant compte près de soixante représentations à l'Ambigu-Comique, et c'est toujours le même succès retentissant, les mêmes recettes magnifiques. On parle de *Piquillo*, drame de MM. Anicet et Michel Masson, mais cet ouvrage ne sera donné que vers le milieu de septembre. C'est Mondidier qui jouera *Piquillo*.

Après *Piquillo*, nous aurons *Une Jeunesse dorée*, de MM. Lockroy et Léon Gozlan; puis *les Amours de Paris*, de M. Paul Féval, et enfin la *Notre-Dame de Paris*, qui sera bien, quoi qu'on en dise, la *Notre-Dame de Paris* de M. Victor Hugo.

C'est dans le courant du mois prochain que doit avoir lieu la réouverture du théâtre de la Gaîté. Elle sera inaugurée par un drame tiré des *Mémoires du Diable*. M. Hostein a engagé Montaland pour jouer un des principaux rôles de cet ouvrage.

De grandes réparations ont été faites à la salle, qui a été remuée de fond en comble. Aux premières, il ne reste plus que cinq loges de face. Toutes les loges découvertes ont disparu pour faire place à un amphithéâtre. La salle sera resplendissante de peintures et de dorures. C'est une régénération. M. Hostein saura rendre à ce théâtre son éclat et sa prospérité.

M. Listz, qui se trouve actuellement à Weimar, vient de composer une ouverture et des entr'actes pour la tragédie de Goethe, intitulée *Torquato Tasso*, qui sera jouée ici le 25 de ce mois, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de l'illustre écrivain.

Foulon, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS brevetée. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

EAU du Dr BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

Véritable ARROW-ROOT (fécule au maranta) du Brésil. — On en fait d'excellents potages délicats et substantiels; d'un usage très-répandu en Angleterre, reconnu d'après le témoignage des premiers médecins supérieur au tapioca et à toutes les fécules indigènes et exotiques, par son emploi facile, son goût exquis, et, avant tout, ses propriétés aussi nutritives que digestives et antigestives.

En boîte d'un demi-kilo, chez G. H. PASCHE et C^e, exportateurs pour le Brésil, 20, cité Trévise.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

Une immense popularité est toujours acquise aux dents artificielles sans crochets, si connues aujourd'hui sous le nom de dents et dentiers FATET, remarquables par leur légèreté, leur beauté et leur durée. Ces dents facilitent tout à la fois la prononciation et la mastication, et sont les seules avec lesquelles on puisse, à l'instant même, broyer les aliments les plus durs. Cette découverte, quelque importante qu'elle soit, n'est pas la seule dont cet illustre dentiste a doté son art, il vient de composer une nouvelle EAU pour l'embaumement et la guérison immédiate des dents malades ou cariées. D'une saveur fort agréable, cette eau arrête les progrès si dangereux de la carie, calme et dissipe à l'instant même les douleurs de dents les plus vives. Prix du flacon: 10 fr., avec la brochure explicative contenant des documents utiles et indispensables aux mères de famille et à toutes les personnes affectées de maladies dentaires. 363, rue Saint-Honoré. Les lettres doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat sur la poste.

A ce Numéro sont jointes les planches 2458 et 2459.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.